

La pratique collective instrumentale.

Une pédagogie collective pour débutants ; des pédagogues à former, des équipes à constituer...

Monsieur Philippe LANGLET, directeur du conservatoire et de l'harmonie de Dunkerque, président de DRaPOS (développement, rayonnement des pratiques orchestrales scolaires).

Dunkerque est un site comprenant un Conservatoire de Musique et d'Art Dramatique, qui a choisi de s'orienter véritablement vers le partenariat avec l'Education Nationale en 2000, lorsque j'en ai pris la direction.

Auparavant, il y avait déjà un héritage, une habitude avec quelques écoles. J'ai donc sollicité la mise en place d'un Contrat Local d'Education Artistique. Il me semble que ce dispositif existe toujours, c'est un CLEA qui permet de dégager des moyens, de travailler et surtout de sensibiliser l'Education Nationale à la formation de ses professeurs des écoles et de ses instituteurs.

Nous avons donc pu, au début des années 2000, bénéficier de deux plans de formation, l'un de quinze jours, l'autre d'une semaine. Mais depuis, nous n'en avons plus reçu, parce que les formations se font rares, que cela nécessite des remplacements et que ce n'est pas toujours évident. Aujourd'hui, Dunkerque c'est 1200 enfants qui font de la musique sur le temps scolaire et sur ces 1200 enfants, 330 font de l'orchestre à l'École. Une vingtaine de classes, (certaines sont mixtes, CE1, CE2) permettent de former quinze orchestres à l'École, qui sont très diversifiés : cordes, bois, cuivres ou percussions, avec comme outils pédagogiques, l'écrit, l'oral, l'improvisation.

Le sujet de la formation est vaste et nous préoccupe tous. Formation veut dire « s'adapter à », et nous sommes face à beaucoup de cas de figures ayant besoin d'acquérir une formation plurielle. Pour ma part, par expérience, (puisque **je suis** président de DRaPOS où nous avons d'une certaine manière un poste de guetteur et d'observation), avec toute l'équipe de DRaPOS, nous constatons que sur tout le territoire français il y a beaucoup d'actions différentes, diversifiées, très sympathiques, qui avancent plus ou moins bien.

On rejoint ainsi brièvement le thème de l'évaluation, c'est vrai qu'il faut s'évaluer, mais je crois que l'orchestre à l'École est un des rares espaces où l'on n'évalue pas le gamin, où il se sent libre, où il se sent bien. Essayons de le préserver un petit peu. Si l'on doit évaluer quelque chose, c'est le dispositif et ses effets induits.

C'est vrai, nous avons avancé, en tant que pionniers, sur notre territoire, sur un socle culturel très fort, dans une « école française » remarquée dans le monde entier : un réseau d'écoles de musique, de Conservatoires, parmi l'un des plus beaux du monde. Nous avons construit à partir de cela et c'est formidable. Il faut essayer justement de maintenir ce dispositif puisqu'il n'existe nulle part ailleurs.

J'interviens aux Etats Unis sans être pour autant pro-américain, depuis une vingtaine d'années. Il n'y a pas d'écoles de musique là-bas et pourtant il se passe beaucoup de belles choses, je peux vous le garantir. Il existe aux USA des orchestres symphoniques qui tournent aussi bien que l'Orchestre de Paris, que notre Orchestre National etc etc, pourtant leurs musiciens n'ont pas découvert la musique au sein d'une école de musique ou d'un conservatoire, puisqu'il n'y en a pas ! Donc ils ont bien fait de la musique à l'école, au départ. S'ils voulaient se spécialiser ou simplement aller un peu plus, il fallait qu'ils disposent à proximité de chez eux, d'un expert professionnel qui trompettiste, qui violoniste, saxophoniste, ou flûtiste, etc etc ... et aussi d'avoir les moyens financiers de faire ce choix.

Ce principe existe toujours en Angleterre. Puisqu'il n'y a pas d'école de musique, on fait de la musique à l'école. Les « écoles de musique », en fait, ne sont que des structures

administratives qui regroupent 300/350 intervenants, musiciens professionnels, qui courent le cours à 30/35/40 heures par semaine, pour gagner leur vie.

En comparaison, nous sommes au sein d'un système privilégié – voire unique – un peu fragilisé, qu'il faut préserver. Je pense que le partenariat avec l'Education Nationale est très salubre. Il nous permettra à la fois de remplir une mission d'éducateur et de formateur, parce que je reste persuadé que la responsabilité éducative des enfants et des jeunes appartient à l'ensemble de cette génération d'adultes à laquelle nous appartenons. Eduquer et former ne sont pas du tout antagonistes. Il est possible de s'appuyer simultanément sur ces deux axes.

A Dunkerque, nous avons laissé libre choix aux volontaires (rappelons que notre dispositif, basé sur le volontariat, tant du côté Education Nationale que du côté Conservatoire), puis nous les avons un peu pressés, un peu poussés parce qu'il fallait quand même que ça démarre, et nous nous sommes retrouvés devant des cas de figure très diversifiés. Le 19 janvier 2008 à Radio France, ceux qui y étaient ont entendu un groupe mené par un dumiste, le « Chef d'Orchestre » qui a auprès de lui toute une équipe de professeurs qui répondent à ses besoins. Notre Conservatoire travaille réellement avec les dumistes, ils font partie de l'équipe pédagogique. Nous travaillons également avec les instituteurs et les professeurs d'école. Et il y a véritablement, non pas encore un consensus, ce serait l'idéal et par définition difficile à atteindre, mais au moins une adhésion forte de l'Education Nationale, de l'élus, des artistes, de ceux qui passent en résidence à Dunkerque ainsi que de nos artistes enseignants. Placés au cœur du projet d'établissement, nos enseignants sont d'abord des artistes, ils ont choisi le milieu artistique dans lequel ils dispensent un enseignement adapté et forcément spécialisé.

Même si Dunkerque n'est pas un exemple en soi, il s'y passe néanmoins une vie musicale importante pour 2200 élèves. En terme de formation, nous sommes en recherche permanente car notre culture ne nous a pas donné tous les outils nécessaires à ce jour.

Sauf à être animé d'un conformisme qui nous amènerait à dire : «Notre culture c'est La Révolution Française et l'Orchestre d'Harmonie. Nous allons donc faire des orchestres à l'École et il y aura des harmonies partout», on ne peut pas évidemment réduire la pratique musicale à cette seule esthétique. Ce serait un danger de se conformer à un modèle et de modéliser. Il faut laisser libre choix. Le premier élément de succès, de réussite, d'un projet, est l'enthousiasme et l'envie de faire quelque chose.

A partir du moment où ce moteur existe, il y aura naturellement en face un besoin ou une envie de formation. Il y a donc le savoir, le pouvoir, mais surtout le vouloir. Je crois même qu'il faudrait préciser : le vouloir, le pouvoir et le savoir. Ce dernier viendra naturellement. C'est ce qu'on observe aujourd'hui : une saine curiosité et une volonté reconfortante et exprimée du besoin de formation.

Un des plus beaux exemples est celui de Nantes avec la fanfare d'Urbain Verrier, pilotée par Jean-Jacques Metz, un pur produit de l'école française : Prix de Paris, titulaire du CA, une solide expérience de soliste d'orchestre et de concertiste. La municipalité de Nantes avait repéré certains quartiers dits sensibles, et après enquête, il s'est avéré qu'un quartier de Nantes n'avait aucun élève au conservatoire (national de région). Des volontaires ont été appelés pour essayer d'aller vers eux, pour les amener à la musique. JJM s'est lancé dans l'aventure.

Jean-Jacques Metz, professionnellement rompu principalement au face à face pédagogique, s'est porté volontaire et s'est ainsi trouvé confronté à une nouvelle mission. Il avait vraiment envie de faire, il a inventé et expérimenté. C'est cette motivation qui l'a mené au succès et qu'il est devenu l'un des meilleurs exemples français. Il avait vraiment envie de faire. Il s'est dit : "Bon, je sais jouer de la trompette et je peux m'approprier un peu le saxhorn en si bémol,

donc j'y vais avec deux instruments. Quelques percussions ont rapidement complété le jeune orchestre. Le choix d'un apprentissage par la transmission orale s'est imposé naturellement. Au constat d'un réel succès pédagogique, quelques collègues l'ont rejoint spontanément : trombone, cor, etc... Aujourd'hui l'expérience a été adoptée au CRR. Un élève qui envisage l'apprentissage d'un cuivre au CRR est préalablement orienté pendant deux ans vers la « petite fanfare ».

Ce concept transplanté au CRR génère davantage d'enthousiasme et de progrès mais ne produit pas rigoureusement les mêmes effets qu'en Fanfare Urbaine. Serait-ce parce qu'intégré à l'Institution ? Les élèves n'ont plus tout à fait le même comportement. Mais au moins ils ont une approche de la musique par l'oralité, en priorité.

Le solfège — incritiquable en soi — est un langage codé qui fonctionne à merveille, voire parfaitement. Mais il arrive souvent trop tôt dans la découverte et la sensibilisation musicale. L'approche de la musique par l'oralité et par la transmission directe donne beaucoup de sens et donc de plaisir : c'est ce qui fait le succès de ces orchestres à l'École. L'expérience nantaise est probante : une initiation par l'oralité par un groupe de profs autour d'un groupe d'élèves.

On évolue donc principalement dans le créatif collectif avec des ateliers partiels. Le professeur chef d'orchestre pilote de formation classique, ou plutôt académique, choisira par exemple le modèle « harmonie ». Il aura ainsi en appui les experts, les professeurs spécialisés du Conservatoire. C'est le chef d'orchestre qui dicte les besoins de semaine en semaine, avec obligatoirement un objectif à terme. L'idéal sont les échéances régulières et irréversiblement programmées, sources de motivation et de responsabilisation. Nous ne l'avons pas encore totalement réussi à Dunkerque malgré les moyens, la volonté, et la générosité politique affichée.

Alors qu'à Nantes, Jean-Jacques Metz, lui, s'est donné cette priorité. Il réalise une pièce nouvelle, inventée, créée, travaillée toutes les six semaines car il n'y a pas de répertoire écrit. Ce n'est que de l'invention, de l'oralité, à partir d'idées. Il se trouve dans un établissement où il y avait au départ 22 ou 23 communautés, ce qui n'est pas facile à gérer culturellement. Il est même difficile de se rejoindre au même moment, sur un même projet. Mais en laissant *une certaine liberté* et en laissant circuler les idées, il a réussi à monter un répertoire qui maintenant se transmet dans les familles. C'est à dire que les gamins qui rentrent dans la fanfare, viennent de familles où il y a déjà un frangin qui a évolué dans cette fanfare (elle a six ans d'existence en primaire). Aujourd'hui ils sont une soixantaine, et comme il n'y a pas de prolongement au collège, ceux qui reviennent sont les plus motivés. Certains ne continuent pas, on ne les revoit pas non plus, et ce n'est pas grave. L'important c'est leur vécu de trois ou quatre ans au sein d'une très belle aventure humaine.

L'orchestre est un microcosme exemplaire du bon fonctionnement d'une société, toutes les règles ne sont pas forcément démocratiques, mais sont au moins admises par tous parce qu'il y a un sens, un résultat, un public qui va sanctionner le travail, parce qu'on se fait et qu'on apporte le plaisir et ce sont ces vertus-là qui sont à évaluer.

Si nous devons évaluer quelque chose, justement ce sont ces effets induits de comportement. Quand nous en avons discuté tout à l'heure, nos collègues se semblaient pas convaincus par les progrès scolaires que l'orchestre à l'École pouvait générer. Il est vrai que c'est encore un peu empirique, que cela manque encore de recul pour en parler scientifiquement. Mais au Collège des Explorateurs de Cergy-Pontoise, dont s'occupe Fabrice Colas à merveille, l'année dernière, la classe de troisième qui bénéficie de trois années, voire de quatre années d'orchestre à l'École puisque je crois qu'ils commencent en sixième maintenant, cette classe de troisième qui n'était pas une classe se fixant et visant l'excellence, n'a plus aucune heure de colle et aucun redoublement. Tout le monde est passé en seconde.

Sur Dunkerque, nous avons implanté les cordes sur un site scolaire d'un quartier défavorisé (environ 90 % de chômage, 72 % de la population vit en dessous du seuil de pauvreté). Le violon y a été mis volontairement. Dunkerque étant une ville très festive de par son carnaval bien connu, ces gens auraient plutôt compris, admis, qu'on leur donne un tambour, une trompette plutôt qu'un violon, instrument très éloigné de leur culture. La grande majorité ignorait l'existence du Conservatoire. Aujourd'hui nous sentons les effets positifs. Je ne fais pas d'angélisme à outrance mais on s'aperçoit que la relation à l'adulte a complètement changé, que la relation des familles à l'école a complètement changé. Au début, il y a trois ans, nous avons essayé de monter un poème nécessitant l'usage de plusieurs langues dont l'arabe et le comorien. Des gens ont manifesté violemment parce qu'on faisait faire cela à leurs enfants. Aujourd'hui, c'est demandé, c'est reconnu, c'est revendiqué. Cette évolution peut être constatée aujourd'hui et ces gens qui n'ont pas le sou, savent traverser la ville lorsqu'un événement concerne leurs enfants. Deux familles ont acheté un violon. Dans la classe c'est un indicateur très fort. Cette expérience a changé les habitudes, à la fois du quartier, et de la relation entre l'enfant, son instituteur, l'enfant, les familles, et les adultes.

Concernant la formation des intervenants, nous essayons de trouver des réponses, de faire venir des gens expérimentés, en particulier pour les cordes. Marie-Laure Paradis est venue à plusieurs reprises, étant issue d'une culture plus québécoise, plus américaine. Rappelons de nouveau qu'en Amérique on part du collectif, ce qui ne serait pas nuisible pour nous, cela ne mettrait en aucun cas en danger les métiers de la musique, nos métiers. Au contraire, cela ne peut que les renforcer, de superposer deux systèmes pédagogiques un peu opposés mais qui aboutissent au même résultat. L'un part du collectif, l'autre de l'individu, si on les superpose, on peut arriver à quelque chose d'assez étonnant. Nous y arrivons maintenant sur Dunkerque. Nous avons — et encore une fois cela n'a pas valeur d'exemple, pour l'instant, nous expérimentons, nous essayons des plâtres, nous souffrons, nous nous faisons plaisir — plus de 2000 élèves sur une ville de 74 000 habitants, ce qui n'est pas mal, 2200 élèves. Et sur le bassin de population de 210 000 habitants, il y a 4900 élèves. Je connais peu de villes en France de 200 000 habitants qui aient près de 5000 élèves, 2400 heures de cours, 195 postes. Et cette dynamique qui commence, va créer des emplois et des métiers.

Tout ceci est possible grâce également au travail remarquable réalisé dans les CFMI, un vrai correspondant, une articulation adaptée entre le public, le collectif, l'école, et l'expertise de nos profs en conservatoire. C'est une équipe qui constitue un véritable outil, très réactif et complètement adapté à ce qu'il y a en face, que l'on découvre en comprenant la nature de l'envie de chaque acteur.